

NAUFRAGES, TEMPÊTES ET PLEURS: LA VISION DYSPHORIQUE DE LA FOI CHEZ CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN

Alessandro Pontelli*

Cette étude vise à examiner l'utilisation de la "métaphore aquatique" dans ce que nous considérons comme la première *Vie* écrite en Nouvelle-France. *La Vie de la mère Catherine de Saint-Augustin* a été publiée par le Père Paul Ragueneau, son directeur spirituel, en 1671, après la mort de la religieuse. Bien qu'il s'agisse d'une écriture autobiographique en germe, l'ouvrage présente incontestablement des caractéristiques novatrices d'un point de vue narratif et linguistique. À travers l'étude menée par Gaston Bachelard dans son essai *L'eau et les rêves* (1942), nous nous proposons de mettre en valeur la richesse de l'élément aquatique chez la religieuse. En particulier, ce dernier est une composante fortement utilisée par la moniale pour exprimer son état intérieur. Débarquée sur le nouveau continent le 19 août 1648, les écrits de l'hospitalière sont fortement marqués par la traversée de l'Atlantique au cours de laquelle son existence semble basculer entre la vie et la mort. Le navire et la tempête sont en effet au centre de nombreuses métaphores utilisées pour décrire des circonstances difficiles ou des moments où Catherine se trouve suspendue entre deux situations diamétralement opposées. Élément hautement symbolique de la liturgie chrétienne, l'eau bénite est également l'un des symboles qu'adopte la religieuse comme instrument de purification du mal et de recours en cas de besoin. Elle devient ainsi le moyen par lequel Dieu peut protéger la fidèle des visions démoniaques qui la tourmentent. Nous verrons ensuite comment, même dans l'Enfer, l'eau revêt une signification hautement symbolique en tant qu'expression parfaite du mariage des contraires. Enfin, nous consacrerons un espace aux larmes et aux pleurs. Ces dernières sont avant tout l'élément principal par lequel la jeune femme exprime son chagrin, mais aussi, selon les circonstances, le moyen par lequel elle demande l'intercession divine. L'eau devient ainsi un symbole profond, fortement lié à son contexte, qui permet à ceux qui l'utilisent de construire leur propre image mais aussi d'entrer davantage en contact avec le monde spirituel.

Mots-clés: Nouvelle-France, écriture féminine, écriture autobiographique, Catherine de Saint-Augustin, métaphore aquatique

Shipwrecks, Storms and Tears: The Dysphoric Vision of Faith in Catherine de Saint-Augustin

This article aims to investigate the use of the 'aquatic metaphor' within what is considered to be the first *Vie* written in New France. *La Vie de la mère Catherine de Saint-Augustin* was in fact published by Father Paul Ragueneau, the nun's spiritual director, in 1671 following her death. Although it is an autobiographical writing at its infancy, the work undoubtedly presents some interesting features from a narrative and linguistic point of view. Through the study carried out

* Università di Udine.

by Gaston Bachelard in his essay *L'eau et les rêves* (1942), an attempt will be made to emphasise and give meaning to the woman's all-round use of the water element. In particular, the latter is exploited by the nun to express her inner state. After her arrival on the new continent on 19 August 1648, the *hospitalière's* writings are strongly influenced by the Atlantic crossing during which her existence seems to oscillate between life and death. In fact, the ship and the storm are at the centre of numerous metaphors used to describe difficult conditions or moments in which Catherine finds herself suspended between two contrasting situations. As a highly symbolic element in the Christian liturgy, holy water is also one of the symbols adopted by the nun as an instrument of purification from evil and on which she relies in times of need. Thus, it becomes the means by which God is able to protect the faithful from the demonic visions that torment her. We will then see how, even in Hell, water acquires a highly symbolic meaning as the perfect expression of the union of opposites. Finally, we will give space to tears and weeping. The latter is the main element through which the young woman expresses her sorrow, but, depending on the circumstances, it is also a medium to invoke divine intercession. Therefore, water becomes a powerful symbol that is linked to its surroundings, allowing those who use it to build their own image but also to come into closer contact with the spiritual entity.

Keywords: New France, Women's Writing, Autobiographical Writing, Catherine de Saint-Augustin, Aquatic Metaphor

Introduction

Entre le XVI^e et le XVII^e siècle, avec le rétablissement de la paix civile après les guerres de religion, la France entre dans une période marquée par le renouveau du catholicisme. Ce dernier est sans doute stimulé par la coexistence des catholiques et des protestants, à laquelle l'Édit de Nantes (1598) a donné une dimension réglementaire. Les nouveautés qu'apporte le Concile de Trente s'inscrivent dans le cadre des aspirations du mouvement de réforme du XVI^e siècle; comme l'expliquent Le Gall et Brian, les ordres religieux «ont été en France les acteurs les plus précoces du renouveau religieux, par la création de nouvelles formes de vie communautaire et régulière, moins tournées vers la contemplation que vers l'action pastorale» (75). En particulier, les religieuses ont assumé un rôle fondamental en tant qu'éléments essentiels de la diffusion de la nouvelle vision de l'Église. Cette dernière est également liée au projet de colonisation de la Nouvelle-France dont le but est de réunir des religieux et des laïcs autour d'un programme d'évangélisation des peuples amérindiens et de créer une société française et catholique où les populations autochtones seront intégrées après leur évangélisation et leur civilisation (Ferraro 19).

C'est dans ce contexte qu'en 1671 le Père Paul Ragueneau publie la *Vie de la mère Catherine de Saint-Augustin*. Décédée trois ans auparavant, celle-ci, sœur hospitalière née en Normandie en 1632, était entrée au monastère de Bayeux pour suivre sa vocation. Installée au Canada, elle a passé les vingt années qui suivent à s'occuper des malades de l'Hôtel-Dieu de Québec, sur le plan spirituel

et physique. Ce livre, publié par son directeur spirituel, a connu un grand succès, mais aussi des critiques dues à la méfiance à l'égard du mysticisme. Une véritable réhabilitation de la religieuse n'interviendra qu'à partir de 1878 lorsque l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qu'on considère comme le "père de la littérature canadienne-française", publiera l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*. L'historien transforme la figure de la religieuse en une véritable héroïne qui contribue à la conversion au catholicisme de la Nouvelle-France.

Ce volume que publie Ragueneau comprend des écrits autobiographiques de Catherine qui raconte son itinéraire spirituel et ses tourments. Il s'agit d'une courte relation spirituelle, d'une série de textes rassemblés sous la forme d'un journal intime et de quelques lettres. Les formes narratives que nous rencontrons sont très différentes par leur structure et leur mode de représentation. Si, dans la relation spirituelle, nous trouvons une synthèse du passé sur lequel la religieuse est amenée à réfléchir et à s'interroger, dans les pages de son journal intime nous voyons plutôt une série de moments qui se succèdent sans corrélation précise. Cela rend donc difficile l'identification des événements et des actions les plus significatifs à partir de ce qui est marginal. En outre, dans sa relation spirituelle, Catherine insère parfois quelques documents qu'elle a conservés pour leur valeur et leur intérêt personnel, comme dans le cas des prières et des formules de vœux. C'est sur les écrits personnels de Catherine, dont le caractère est très différent par rapport au texte hagiographique du père Ragueneau, que nous allons focaliser notre attention.

La présence dans ses écrits de l'élément aquatique, symbole récurrent de la tradition chrétienne mais aussi image de renouveau et de purification, nous paraît fort intéressante. C'est pourquoi nous allons l'étudier dans notre article.

Le navire et le voyage

Une première analyse de la traversée de l'Atlantique dans la *Vie de la mère Catherine de Saint-Augustin* peut décevoir le lecteur à certains égards. Les événements sont condensés en un seul chapitre où l'on met l'accent presque exclusivement sur les aspects intérieurs qui tourmentent l'âme de la jeune fille. Sur l'aspect descriptif, en effet, on ne mentionne que les dates de départ et d'arrivée, le reste du chapitre étant consacré à la maladie de Catherine. Si le voyage ne présente pas d'éléments utiles à notre analyse, la manière de l'aborder est, en revanche, très intéressante puisqu'il est souvent adopté comme métaphore pour sonder le tourment intérieur de la religieuse.

Le navire joue un rôle fondamental dans la description de l'état d'âme de la jeune femme:

J'ai été trois ou quatre mois entièrement exempte de la tentation d'impureté; je croie que le Père vous en informera; et comme depuis elle est revenue, et le sujet pourquoi. Mais toutes les autres tentations de haine et de blasphème contre Dieu, de désespoir, d'infidélité, d'athéisme, de gourmandise, de haine du prochain, de vengeance, de désobéissance: Tout vient fondre sur moi; comme des vents contraires qui battent un navire de tous cotez au plus fort de l'orage, où on le voit à tous moments sur le point d'abîmer (129).

Dans une lettre du 6 août 1664, la religieuse raconte comment Dieu la sollicite continuellement et comment elle doit elle-même faire face à de longues périodes de jeûne. Tout cela constitue une tentation constante contre Dieu et la religion qui s'abat sur elle comme des vents puissants qui soufflent sur un navire risquant de le détruire. Cette représentation est immédiatement opposée à un état de paix et d'amour qui marque le contraste avec ce qui a été dit auparavant: «Toutefois dans des états si horribles, on veut que mon esprit soit content, qu'il soit en paix, que j'aime cette disposition, que je croie qu'elle est très-bonne, que Dieu a beaucoup d'amour pour moi, que j'en aie réciproquement pour lui, et qu'à toute éternité je l'aimerai et le posséderai» (129). Sur l'aspect narratif, et implicitement aussi visuel, on relève une sorte de mouvement ascendant. Parmi les perturbations de plus en plus importantes qui affligent Catherine, la métaphore du navire secoué par les vents constitue le point culminant, suivi de ce que l'on pourrait appeler "le calme après la tempête", que représente l'amour réciproque entre la jeune femme et Dieu. Cependant, le chapitre se poursuit en présentant à nouveau la même cyclicité. Une fois atteint l'apogée, la religieuse reprend le récit en racontant les visions insoutenables qui souvent la tourmentent, en se présentant comme une âme «misérable comme moi qui suis plongée dans le péché» (208). Elle expose également les fluctuations de son âme, en mettant en évidence l'opposition constante entre un lexique positif appartenant à la sphère céleste et un autre négatif, lié aux démons. Cette représentation débouche ensuite sur ce que l'on pourrait qualifier comme l'une des plus belles métaphores de la *Vie*, car elle illustre l'ensemble du parcours de la religieuse:

Je suis dans de continuels dangers. Je ressemble à un pauvre navire qui est battu des tempêtes et des flots de tous cotez. Il semble qu'à chaque moment il aille s'enfoncer au milieu de l'abîme, lorsque le Pilote le retient seulement par un petit filet, il le laisse quelquefois s'engager bien avant; mais néanmoins jusques à présent il l'a toujours préservé du naufrage (130).

Dans ce cas, Catherine s'identifie au navire en pleine tempête, image qui renvoie aux tentations qui la tourmentent et où elle risque souvent de succomber aux illusions des démons. Cependant, le Christ mène providentiellement le navire à bon port, en l'empêchant de faire naufrage.

En jouant sur l'interaction du réel et de l'imaginaire, l'auteure adopte le symbole du navire pour refléter son expérience personnelle. Les métaphores du bateau et de la navigation expriment l'état intérieur de la religieuse dans un langage clair et simple, mais en même temps profondément intense.

La tempête

À plusieurs reprises la métaphore de la tempête traduit les obstacles qui s'opposent au juste parcours des croyants. Outre les deux exemples cités plus haut, où on voit la tempête emporter le navire dans sa course, Catherine emploie cette figure pour invoquer d'autres moments importants de son Journal.

Dans le chapitre X du premier Livre, consacré au célèbre épisode du démon caché dans la dent de la religieuse (Groulx 21), elle raconte que: «Pendant le Sermon j'entendais une voix qui sortait de ma dent malade, qui contredisait à tout ce que le Prédicateur disait; et à la fin comme il rapportait des exemples qui l'avaient touché, il s'excita une si furieuse tempête dans mon esprit, que je ne savais où j'en étais» (66). L'usage de la métaphore n'est pas fortuit. La douleur continue, à la fois physique et spirituelle que la jeune femme ressent à cause du démon et de ses tentatives incessantes pour s'en libérer, caractérise tout le chapitre. La tempête que Catherine ressent ainsi en elle-même est le résultat d'une agitation intérieure appartenant à la sphère démoniaque que seule l'intervention divine peut apaiser. À la fin du chapitre, les versets dédiés à la Vierge "Benedicta et venerabilis es, Virgo María: quae sine tactu pudoris" sont providentiels en ce qu'ils délivrent la fidèle de toute douleur.

L'un des exemples les plus remarquables est celui de l'image de la tempête qui apparaît au chapitre VI du cinquième Livre. C'est le moment où Catherine accueille une jeune orpheline nommée Marie pour l'élever selon les préceptes de la sainteté. En l'occurrence, le jour de sa confirmation, la religieuse prétend voir descendre une pluie subtile, qui constitue une sorte de baptême céleste.

Il me semblait voir tomber sur elle une petite pluie qui la pénétrait toute. Cette pluie me semblait être de grâces et de bénédictions qui tombaient sur cette enfant: cela venait avec douceur, mais néanmoins fort abondamment. Je ne voyais point qui lui procurait cette faveur. Cette vue se dissipa [...]. Au moment qu'elle fut confirmée, quoi que je fusse absente du Chœur [...] il me sembla voir comme le renouvellement de cette pluie mystérieuse tomber sur elle avec plus d'abondance; et je me persuadais que je voyais le Ciel ouvert au-dessus d'elle, et la sainte Vierge et saint Joseph au droit de cette ouverture, lesquels versaient sur elle cette rosée, et donnaient au saint Esprit une pleine possession de cette âme innocente (194).

L'image de la pluie est un élément connoté positivement car il est capable de donner une nouvelle vie qui représente ainsi le signe de l'approbation divine

traduite par l'image de la rosée. Cependant, à ce symbole, Catherine oppose immédiatement celui de l'orage démoniaque qui risque de troubler son âme.

Tout le jour à diverses fois, je sentais la réitération de ces choses; mais il s'éleva aussi en moi en même temps une si furieuse tempête de la part des démons, qu'après les sentiments que Dieu absolument m'ordonnait d'avoir pour cette enfant, je faisais opposition à tous ces bons desseins. J'avais en même temps comme deux volontés et des désirs bien contraires; et il me semblait que le plus fort était ce que j'éprouvais le plus sensible. J'ai reconnu depuis néanmoins, que c'était le moins sensible qui avait été le plus fort, et avait eu le dessus (195).

Les deux états aquatiques correspondent aux deux désirs opposés que la jeune fille ressent en elle-même. Ce mouvement permet de traduire la manifestation divine et illustrer l'osmose entre le monde céleste et le monde terrestre. D'une part, la pluie est liée au phénomène de la personnification divine car elle véhicule l'idée de fertilité associée à l'image de Dieu comme source de vie. D'autre part, l'orage est porteur d'une connotation négative, symbole de désordre et d'agitation intérieure qui renvoie à la présence démoniaque.

L'étang

Le chapitre III du deuxième Livre, est l'un des chapitres les plus évocateurs et les plus réussis sur le plan descriptif. Catherine raconte que, au cours d'une nuit, un démon lui rend visite pour lui montrer le sort des âmes damnées pour l'éternité. Le lieu décrit par la religieuse apparaît comme un espace peuplé d'animaux venimeux, de cris, de larmes et dont émane une odeur insoutenable. Soudain, la jeune femme raconte qu'elle s'est retrouvée au bord d'un étang où s'unissent le froid et le feu et qu'ensuite elle est descendue dans deux autres bassins encore plus profonds:

Il me fit descendre dans un lieu fort profond, et me montrant un étang épouvantable, il me laissa sur le bord. Je considérais attentivement ce lieu, et je voyais que le feu et le froid s'y trouvaient unis, pour rendre les tourments plus cruels. La fumée qui en sortait rendait une puanteur si intolérable, qu'elle ne peut être comparée à aucune infection quelque grande qu'on se la puisse imaginer (63).

Il me fit descendre plus bas sur le bord d'un autre étang qui était encore plus terrible que le premier. [...] Mon guide me dit que c'était là qu'étaient les gens du monde, à qui Dieu avait fait des grâces plus spéciales; et comme ils en avaient abusé, ils étaient punis plus sévèrement que les autres. Je ne tardais guère sur le bord de ce second abîme. On me fit descendre dans un troisième, encore bien plus profond que les deux précédents [...] (64).

Le passage est intéressant pour deux raisons. D'abord, il faut considérer ce que Bachelard appelle le «manichéisme de l'eau pure et de l'eau impure» (164). Si, en effet, les eaux claires et limpides, comme la pluie dont nous avons

parlé et l'eau bénite que nous évoquerons plus loin, renvoient à la pureté et à la bonté divine, les eaux dites "sales", en revanche, doivent être associées à la corruption humaine comme demeure du mal. Les eaux stagnantes et putrides que nous trouvons dans l'enfer ne font donc qu'un avec l'environnement corrompu, assumant ainsi le rôle de «réceptacle ouvert à tous les maux» (Bachelard 163). Le second aspect, plus subtil, se trouve dans l'étude de Bachelard sur les «eaux composées» (126). Comme l'explique ce philosophe, l'eau est l'élément le plus propice pour illustrer la combinaison des forces, car elle assimile tant de substances qu'elle est capable de recevoir des matières contraires avec une égale facilité. Cette combinaison apparemment impossible suscite ainsi l'étonnement du spectateur qui contemple le processus. Bachelard souligne également que ces combinaisons imaginaires mettent toujours en présence deux éléments, produisant ainsi des images unitaires ou binaires. L'eau peut en effet se joindre à la terre, au feu ou à l'air, mais jamais à plus d'un élément à la fois. Le caractère dualiste de la combinaison est appelé "mariage" car les deux substances qui s'unissent acquièrent, en même temps, des caractères sexuels.

Dans ce passage, il est possible de définir l'étang comme le thalamus nuptial où le froid et le feu s'unissent dans un mariage symbolique, donnant ainsi naissance à une fumée dont l'odeur n'est comparable à aucune autre substance odorante imaginable.

Contrairement aux cas analysés auparavant, la présence aquatique dans l'enfer fournit certes au lecteur un symbolisme clair d'un point de vue descriptif mais, d'autre part, elle montre l'élément dans sa forme la plus corrompue, suscitant chez la religieuse un état d'égarement et d'angoisse.

Larmes et pleurs

Dans la *Vie* de Catherine, les pleurs sont avant tout l'élément principal par lequel la jeune femme exprime son chagrin. Le champ sémantique de la souffrance, qui est lié aux larmes, est également utilisé pour solliciter l'écoute divine, qu'il s'agisse de la demande de châtement ou de la supplique que la moniale adresse pour être soulagée de ses tourments.

Avant d'analyser un passage où les larmes assument pleinement leur fonction métaphorique, nous observerons comment elles manifestent, d'une part, une émotion intime presque ineffable et, d'autre part, la médiation de l'intermédiaire terrestre ou divin comme source de miséricorde.

Deux exemples concernent un aspect typique des pleurs. Le premier relate l'épisode où la Mère Françoise de Saint-Ignace, hospitalière dans la même communauté, lui apparaît en lui proposant de la libérer des tentations qui la

tourmentent; dans le second passage, c'est Catherine elle-même qui rassure la supérieure du monastère à la suite de la perte de la Mère de Saint-Joseph, sa tante:

Comme j'eus achevé, le Père me demanda pourquoi je nommais la Sœur Françoise de Saint-Ignace comme présente: Voyez, lui dis-je, mon Père, la voilà. Ne la voyez-vous pas actuellement? Elle vous regarde avec attention. Assurément, me dît le Père, vous pleurâtes tant hier, que vos yeux en sont encore mouillés: Point du tout, mon Père, lui repartis-je; je vous assure que la voilà (68).

Il est temps maintenant, ma chère Mère et cousine, de mettre fin à vos plaintes; il faut que si vous versez encore des larmes, qu'elles soient toutes de joie, et non plus de tristesse. Car quelle apparence de plaindre nôtre perte, puisqu'elle nous rend participants d'un si grand bien, et fait que vous avez une Mère, et moi une tante, au Ciel (182).

Les larmes servent à exprimer le chagrin et la joie. En effet, les yeux encore humides de la religieuse témoignent de sa grande douleur face à la perte de son amie; dans le second cas, les larmes célèbrent la montée au ciel de sa sœur.

Les deux autres exemples qui suivent se réfèrent à l'emploi des pleurs comme moyen pour demander l'intercession divine.

Je me mis à pleurer amèrement; et n'osant plus rien dire, je m'adressai au Père de Brébeuf, et lui témoignai ma douleur et mon affliction. Alors il adressa ces paroles à la sainte Vierge, avec une extrême douceur; *Domina! inimicus homo hoc fecit*. Quand j'eus entendu que ce bon Père prenait ma défense, je commençai de prendre courage [...] (116).

Le dernier jour de l'an, sentant un redoublement furieux de cette tentation et de ces peines; je me traînai avec assez de peine jusqu'au Chœur, devant l'Autel de Notre-Dame: Ce fut là que je donnai un peu d'air à mon pauvre cœur, et je répandis force larmes, en me plaignant doucement à la sainte Vierge, de ce qu'elle m'abandonnait de la sorte (206).

Dans le premier cas, Catherine se retrouve face à la Vierge et à son propre directeur spirituel céleste, le Père de Brébeuf. Réprimandée par ce missionnaire français, la jeune femme tombe en larmes devant son directeur et lui demande de la secourir. Le second passage montre la religieuse en larmes devant l'autel, en train de demander de l'aide car elle se sent abandonnée par Dieu.

Le champ sémantique de la souffrance est donc présent dans ces deux passages: les termes "douleur", "affliction", "redoublement furieux", "tentation", "peines" et "pauvre cœur" apparaissent dans le récit et organisent le discours selon une structure qui part de la description des souffrances pour arriver à la demande d'aide. Il faut également noter que les verbes "pleurer" et "plaignant" sont juxtaposés aux adjectifs "amèrement" et "doucement" qui, grâce à leurs sens opposés, permettent d'intensifier des émotions contradictoires.

Enfin, le dernier passage analysé est certainement le plus intéressant d'un point de vue narratif et symbolique. L'évêque confie à Catherine des prières en faveur d'une âme décrite comme endurcie par le péché. Tout le chapitre est également traversé par des termes qui renvoient au champ sémantique de la dureté tels que "endurcie", "opposition", "endurcissement" et "impénétrable", qui visent à témoigner de la difficulté de la tâche assignée à la moniale.

Il me parut que de ce Crucifix il rejaillissait du sang des plaies qui allait sur elle; mais elle me paraissait impénétrable. Cela me toucha si fort, que pleurant fort amèrement je conjurais de toute mon âme la bonté et miséricorde de Nôtre Seigneur, d'amollir un peu ce cœur. J'aperçus alors quelques gouttes qui le pénétraient un peu; ce qui lui donna un désir de sortir de son état, et la fit résoudre sur l'heure à se faire violence. Mais peu après s'étant laissé aller aux tentations du démon, elle me parut dans un état encore pire qu'auparavant. On me fait toujours continuer à m'offrir pour elle (171).

L'emploi des larmes joue un rôle hautement symbolique dans ce passage. Si, en effet, au départ, le sang du crucifié ne peut même pas égratigner le cœur de l'âme, c'est grâce aux larmes de Catherine que cette dernière peut recevoir en elle l'esprit du Seigneur. Le pouvoir de l'eau est donc évident: tout comme une pluie continuelle peut rayer et arrondir les pierres les plus dures, les larmes de la religieuse permettent aux âmes les plus endurcies de recevoir le sang de la croix.

Les larmes et les pleurs prennent des significations multiples en fonction du contexte. Comme nous l'avons observé, la religieuse attribue trois fonctions principales à cet élément. Elles permettent la manifestation des émotions qu'elle ressent, la présence d'un médiateur, mais aussi d'entrer davantage en contact avec l'esprit de Dieu.

L'eau bénite

Catherine associe le plus souvent à l'eau bénite la fonction de protection contre le démon. Comme l'explique Bachelard, «l'eau s'offre donc comme un symbole naturel pour la pureté; elle donne des sens précis à une psychologie proluxe de la purification» (158). La dichotomie entre "pur" et "impur", est ainsi traduite par le conflit entre l'eau et les démons, perçus comme des symboles du bien et du mal.

L'eau bénite apparaît comme un outil opérationnel au chapitre II du deuxième Livre. C'est dans ce dernier que le diable tente Catherine à plusieurs reprises car il veut entraver sa vocation religieuse, son amour pour le Canada et sa pureté. Après avoir décrit une nuit troublée où lui est montré un chemin d'épines brûlantes, la religieuse raconte que de fortes tentations s'emparent d'elle.

Etant fortement tentée, dit-elle, la nuit du 14 Mars au 15, je me trouvai dans l'impossibilité de prendre de l'eau bénite: j'eus pour lors recours à ma Sœur de Saint-Ignace, comme c'était le jour auquel elle était morte; et après avoir dit: Ma chère Sœur vous voyez ma peine, et que les démons m'empêchent d'obéir; je sentis que l'on me jeta de l'eau bénite sur le front, sur les yeux, et à l'endroit du cœur. Mais je ne doutai point que ce ne fût cette chère défunte qui me procurait ce secours. Tout le reste de la nuit, quoi que je me sentisse accablée de coups, j'eus l'esprit très libre, et je n'avais aucune peine à songer à Dieu, et à m'offrir à lui (63).

Catherine demande alors l'aide de la Sœur de Saint-Ignace et sent immédiatement l'eau bénite qui la baigne, ce qui libère immédiatement son esprit de tout tourment. Comme le rapporte le Père Ragueneau dans le paragraphe suivant, «d'autrefois se servant d'eau bénite, elle sentait comme un feu qui la brûlait aux lieux où elle touchait; les démons voulant lui en interdire l'usage: Mais nonobstant ce feu, elle n'en prenait pas moins, et trouvait en cela même son avantage» (63). L'emploi de l'eau comme arme pour combattre le diable est donc rendu explicite par les paroles du directeur spirituel qui intervient dans le texte pour clarifier l'événement qui vient de se produire.

Cependant, le recours à l'eau est plus évident au chapitre XIII du quatrième Livre. En effet, Catherine raconte que, durant une nuit, un vent furieux souffle sur sa chambre en créant un bruit assourdissant. Incapable de percer ce mystère à cause de l'obscurité, la moniale, de plus en plus tourmentée intérieurement, parvient à prendre de l'eau bénite pour se laver les yeux:

J'eus frayeur et je sentis comme un grand trouble se lever dans mon esprit, j'étais toute interdite; et quoi que la pensée me vint de prendre de l'eau bénite et avoir recours à Dieu, je demeurais sans rien faire, comme si j'eusse été hébétée: le bruit s'étant augmenté, ma peur redoubla, et il parut une lueur qui me fit voir dans l'obscurité. Je fis effort de prendre de l'eau bénite, et ayant essayé deux fois, sans le pouvoir faire, mon bras se roidissant et devenant pesant comme du plomb; la troisième fois j'en pris et m'en lavai les yeux, afin que par la vertu de cette eau, l'illusion disparût. Je ressentis une si cuisante douleur à mes yeux, que je croyais les avoir brûlés; et autant de fois que je réitérais à y mettre de l'eau bénite, la douleur continuait comme si on m'eût appliqué du feu (177).

Dans ce passage, l'élément aquatique est ramené au symbole de la purification du mal, même si son effet n'est pas décisif pour la jeune fille. Un autre aspect intéressant concerne la juxtaposition de deux champs sémantiques opposés. Si les termes "eau" et "lavais" renvoient en effet au domaine sémantique de l'eau, ils s'opposent aux termes "cuisante", "brûlés" et "feu" qui renvoient clairement au registre sémantique du feu. Les deux éléments remplacent ainsi métaphoriquement les images du bien et du mal que nous retrouverons peu après lorsque Catherine verra dans l'enfer Satan assis sur le trône et entouré de démons présentés comme des courtisans.

L'eau bénite représente donc le symbole qui purifie le mal auquel a recours en cas de besoin la moniale. Elle devient ainsi l'instrument par lequel Dieu peut

protéger la fidèle des visions démoniaques qui la tourmentent. De plus, comme nous l'avons vu, Catherine oppose deux champs sémantiques contraires pour mieux décrire les effets de l'eau sur son corps. L'image antithétique qui émerge traduit l'extrême douleur et la désorientation que ressent la jeune femme lors de l'expérience présentée.

Conclusion

Grâce à l'œuvre de Bachelard, il a été possible d'analyser les nombreuses déclinaisons de l'eau dans les contextes les plus divers, mais aussi de donner un sens à celles-ci. En outre, les extraits autobiographiques que nous avons présentés ont montré comment l'écriture personnelle de la moniale constitue un instrument privilégié, non seulement pour exprimer sa voix intérieure mais aussi pour créer ce que nous pourrions définir comme une isotopie sémantique de l'eau. En effet, l'utilisation répétée de cet élément permet de tisser une sorte de fil rouge à l'intérieur du texte.

En suivant plusieurs moments du voyage intérieur de Catherine de Saint-Augustin, nous avons observé que la religieuse décide de recourir à l'élément aquatique à de nombreuses reprises, en lui attribuant une connotation le plus souvent dysphorique. La vision qui en résulte laisse ainsi son empreinte dans le récit, en commençant par le navire en proie aux tempêtes, symbole des difficultés pour la jeune fille, avant de s'achever par les pleurs, expression de la douleur mais aussi de la demande d'aide. L'eau joue, donc, un rôle central dans la dimension intérieure et extérieure, comme dans le cas de l'eau bénite, véritable arme pour combattre les adversités. La moniale établit ainsi une relation profonde entre son état d'âme et l'élément aquatique, qui lui permet de traduire le combat spirituel qui a toujours marqué son existence. Les pleurs traduisent la présence de Dieu dans son âme. On pense à l'image des pleurs qui apparaît dans un autre texte mystique, *Le mémorial* (1654) de Pascal.

Œuvres cités

- Bachelard, G. (1941): *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*. Paris: Librairie José Corti (Édition numérique réalisée en 2016 à Chicoutimi, Québec).
- Boucher, G. (1979): *Dieu et Satan dans la vie de Catherine de Saint-Augustin, 1632-1668*. Montréal: Bellarmin-Desclée.
- Casgrain, H.-R. (1878): *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*. Québec: Léger Brousseau.
- Cron, A. & Lignereux, C. (2007): De la lisibilité des larmes. *Littératures classiques*, 62, 1, pp. 5-20.
- Ferraro, A. (2018): Gli scritti dei missionari in Nouvelle-France: un cambiamento di paradigma. *Oltreoceano*, 14, pp. 17-27.
- Groulx, L. (1953): *Une petite Québécoise devant l'histoire (Mère Catherine de Saint-Augustin)*.

- Québec: G.-E. Grandbois.
- Leberruyer, P. (1989): *Hospitalière, missionnaire, mystique: la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin*. Caen: Don Bosco.
- Le Gall, J. & Brian, I. (1999): La Contre-Réforme à la française, 1560-1720. In J. Le Gall & I. Brian (Éds.), *La vie religieuse en France: XVI^e-XVIII^e siècle* (pp. 75-88). Paris: Armand Colin.
- Pascal, B. (1779): Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal. In B. Pascal, *Œuvres de Pascal*, 1 (pp. 43-44). La Haye: Detune, Libraire.
- Oury, G. M. (1985): *L'itinéraire mystique de Catherine de Saint-Augustin*. Chambray-lès-Tours: C.L.D.
- Ragueneau, P. (1923): *La Vie de la mère Catherine de Saint-Augustin, religieuse hospitalière de la Miséricorde de Québec en la Nouvelle-France*. Québec: Imprimerie de l'Action sociale limitée (Réédition de l'ouvrage original publié en 1671 chez Florentin Lambert à Paris).